3 1761 01902280 5

JACQUES FERRON

L'OGRE

★

LES CAHIERS DE LA FILE INDIENNE

PR
306
E77

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/logrefer00ferr

UNIVERSITY OF CALIFORNIA COLLEGE LIBRARY

L'OGRE

Du même auteur :

Jérôme Salvarsan, *roman, hors commerce.*

A paraître :

Les rats, *pièce en 5 actes.*
Le cheval, *pièce en 3 actes.*

JACQUES FERRON

L'OGRE

★

LES CAHIERS DE LA FILE INDIENNE

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR JAPON BLANC NUMÉROTÉS A LA MAIN DE I A L ET CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR LOUVAIN ANTIQUE NUMÉROTÉS EN ROUGE A LA PRESSE DE 1 A 500

EXEMPLAIRE NO 157

Tous droits réservés

L'OGRE

(Pièce en quatre actes)

LES PERSONNAGES :

L'Ogre
La Pucelle
Le Singe
Le Chevalier
L'Amazone
Jasmin
Les Gendarmes de la Ronde
l'un, dit le Manchot
l'autre, dit l'Autre
Le Prisonnier
Le Cuisinier

La Pucelle et l'Amazone : deux aspects d'une même femme.

ACTE I

La terrasse d'un château ; elle s'achève abruptement avec la rampe sur la forêt qu'elle domine, laquelle forêt ne se voit pas, se situant dans l'assistance. A droite, l'aile de la cuisine. Au fond, de larges fenêtres, une porte ; elles donnent sur la salle des festins. A gauche, un palmier ; sous le palmier un escabeau et un télescope pointant vers la salle ; et plus à gauche, dans les coulisses, la terrasse se continue.

SCENE I

LE SINGE — *Ce personnage sera tenu par une jeune danseuse. Au lever du rideau, il est accroupi au milieu de la scène. Il prête l'oreille à gauche, il prête l'oreille à droite : rien. Alors, il fait le tour des fenêtres et court au télescope. Il regarde d'abord avec son nez, puis avec son œil droit, puis avec son œil gauche. A ce moment, un bruit se fait entendre ; il grimpe aussitôt sur l'escabeau et sagement assis, il regarde l'assemblée. Le chevalier, déguisé en pèlerin, entre ; sans toutefois s'accroupir au milieu de la scène, il reprend humainement les gestes du singe pour arriver à son tour au télescope. Il examine la forêt.*

LE CHEVALIER — Cette forêt semble déserte ; pourtant je suis certain qu'elle recèle des yeux invisibles.
(Le singe acquiesce.)

LE CHEVALIER — Je l'observe et ne perçois rien qui bouge, sinon la tête d'un bouleau agité par le vent, un oiseau qui se pose, une caille qui glousse.

Cette paix des apparences, cette virginité des bois ne me rassurent pas. La tête de bouleau serait celle d'un jeune homme qui se penche sur sa voisine, l'oiseau qui se pose aurait les plumes d'un chapeau, le gloussement serait le cri d'une espèce plus grosse, que je n'en éprouverais aucune surprise ; la forêt elle-même serait une fiction baignant d'obscurité une foule assemblée que je n'aurais nulle peine à le croire. C'est le propre des forêts que d'être ainsi mystérieuses, et cette fiction, ce mystère ne sont pas les moindres de leurs charmes. *(Autre coup d'œil par le télescope.)* Au delà de cette forêt noire, il y a une lisière qui semble amé-

nagée dans la clarté de l'espace et qui repose sur une campagne ensoleillée. C'est la terre des hommes. Elle allonge à découvert, sous le regard de Dieu, des champs variés, des cultures qui changent d'une clôture à l'autre, des prairies avec des troupeaux, des vergers avec de l'ombre et des fruits ; elle montre des fermes, des hameaux, des bourgades, une cité hérissée de clochers, qui donne l'heure et la loi à tout le pays. C'est une terre de franchise, où le mensonge même a les apparences de la vérité, et vue de la terrasse de ce château, par-dessus la forêt, elle semble engagée dans le ciel ; l'horizon n'est plus une frontière. Etrange pays que cette terre chrétienne sur les confins du monde, où la mort elle-même n'achève pas les êtres ! Il pénètre parfois le diable que je suis d'une troublante nostalgie. *(Il regarde le singe, qui hausse les épaules. Il les hausse de même.)*

LE CHEVALIER AU SINGE — Monseigneur est de belle humeur ?

(Le singe fait signe que non. On entend un fracas de vaisselle cassée dans la salle des festins. Peu après, Jasmin sort en courant par la porte du milieu. C'est un valet au visage fardé de vert de houx. Il s'arrête sur la scène, s'assure qu'on ne le pourchasse pas.)

SCENE II

Le singe, le chevalier et Jasmin.

JASMIN — C'est un dilemme qui n'a rien de nouveau : être ou ne pas être, to be or not to be. Décidément, l'anglais est une langue détestable, et le dénommé Shakespeare avait l'art de mettre les gens dans de fichus pétrins. To be or not to be : si vous étiez prince, il serait séant de discourir là-dessus avec des gestes et des rimes. To be or not to be. Mais vous êtes un valet, inaccessible à la vanité humaine.

Le non-être n'est pas votre affaire, car vous seriez mangé sans profit, Jasmin, mon ami. Votre humilité vous incite à survivre. D'autre part, le devoir, car vous êtes engagé au service de Monseigneur : le devoir vous impose de continuer à le servir sans mettre votre viande dans le plat. D'une part, d'autre part, ces deux parts s'allient pour votre bénéfice. Au diable l'Angleterre ! Rayez le not to be, et ce sera beaucoup mieux ainsi. Décidément le français est une belle langue.

Je ne veux pas vous monter la tête, Jasmin, mon camarade, mais vous me surprenez ; vous faites montre d'une aptitude au raisonnement qui me porte à douter de la vertu de votre mère. J'en suis à me demander si le mari qu'elle affichait et qui, hormis pour la battre et se saouler, n'avait aucun génie, ne serait pas plutôt votre père putatif. L'intelligence ne vous est pas tombée du ciel. Il faut pour l'expliquer la générosité passagère de quelque clerc courtois, à moins que ce ne soit celle d'un magistrat... ou bien celle de quelque seigneur exilé sur ses terres... Un vicomte à perruque poudrée... Un marquis serait mieux sans doute... Mais à bien y penser, votre père était peut-être un duc ; quelque chose en moi me le dit... Hum ! un prince, se pourrait-il qu'il fût un prince ? Après tout... *(Autre fracas de vaisselle.)* Votre prince, Jasmin, vient de se casser la tête. C'est dommage, un si grand prince ! Mais, à tout prendre, vous êtes mieux avec le mari de votre mère ; il ne convient peut-être pas à votre esprit, mais il explique assez bien votre état... Votre état, voyons, vous étiez en train de l'oublier. Monseigneur a une façon particulière de vous le rappeler. Il ne semble pas, lui, avoir changé de condition. *(Autre fracas.)* Non, vraiment ! Peut-être serait-il préférable de reprendre votre service. On ne sait jamais : l'absence pourrait vous rendre désirable... Jasmin, mon ami, de quoi auriez-vous l'air dans la marmite ? *(Il frissonne.)* Vous frissonnez ? Dieu sait pourtant que vous

auriez chaud. Un petit peu d'épices, un petit peu de poivre et du sel et des oignons, et puis on met le couvercle pardessus. O Jasmin, dans quelle fâcheuse position vous seriez ! Un garçon intelligent, qui raisonnait à tête froide, bouillir à petit feu avant d'être dégusté à petites bouchées !... Non, vraiment, vous auriez tort de vous rendre désirable. Allez reprendre votre service.

(Un coup de poudrette. Il avance vers la porte, il recule. Il avance derechef, il recule encore. Autre coup de poudrette. Il entre enfin. On entend un fracas de vaisselle. Le singe, de l'escabeau, jette un coup d'œil derrière lui. Le chevalier continue d'observer la forêt.)

SCENE III

Le singe, le chevalier.

LE CHEVALIER — Tu avais raison de le prétendre : Monseigneur est maussade aujourd'hui. A vrai dire, je ne m'en étonne guère ; il y a déjà un mois qu'il ne croque que des veaux et des moutons ; pas un seul petit morceau de chair chrétienne ! Cette disette fut la raison d'ailleurs de mon pèlerinage. J'ose croire qu'il sera profitable et que mes vœux ont été exaucés. Dès ce soir Monseigneur devrait trouver sur sa table de quoi se satisfaire. Le gibier ne saurait plus tarder.

(Entrent les deux gendarmes de la ronde.)

LE CHEVALIER — Le pont est abaissé, les portes du château sont ouvertes ?

UN GENDARME — Vos ordres ont été exécutés, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER — Fort bien, vous pouvez continuer votre ronde.

(Ils sortent.)

LE CHEVALIER — Le château est au milieu de la forêt comme une souricière dans un carré de blé. J'ai choisi pour victimes les plus frais, les plus naïfs des enfants des hommes. Ce sera pitié que de les voir tomber dans le panneau.

(Une fille, vêtue de blanc, traverse d'arrière en avant l'assistance ; elle entre dans les coulisses. Le singe l'a signalée ; le chevalier l'a suivie avec son télescope.)

LE CHEVALIER — Et d'une ! Elle a traversé la clairière en courant. Je n'aurais jamais cru qu'amour eût pu nous l'amener si tôt. Pardi ! ces pucelles sont parfois surprenantes. Celle-ci a franchi quatre lieues de forêt en moins d'une journée ; elle ne voulait pas manquer le dîner de Monseigneur ! Je ne suis pas sans admirer l'empressement que les jeunes natures apportent à se perdre ; il y a beaucoup de générosité dans leur sottise.

(Le singe hausse les épaules.)

Elle courait, la pauvre fille. Oh la la ! qu'elle en avait besoin ! La voici arrivée. A ce moment, frissonnante et timide, devant les hommes d'armes au garde-à-vous, qui rigolent dans leurs barbes, elle s'avance sur le pont-levis et pénètre dans l'enceinte fatale. Allons recevoir cette jeune beauté.

(Il sort suivi du singe.)

SCENE IV

Les gendarmes de la ronde.

LE MANCHOT — Tu l'as vue ? Pas vilaine !

L'AUTRE — Une vraie belle fille, mûre comme la pomme

du péché. Si je lui avais touché, je pense que mon armure aurait fondu.

LE MANCHOT — Sacré chevalier ! quand je l'ai vu partir avec son capuchon et sa robe de bure, tout bonnement comme un saint homme, je me suis dit : Fini le jeûne ! Son petit pèlerinage va nous attirer du bon temps, des filles et des garçons, en veux-tu, en v'là. Est-ce que je me suis trompé ? Il n'est pas sitôt de retour que la première nous arrive avec la fleur de ses vingt ans.

L'AUTRE — Ça devenait pressant. Il paraît même que Monseigneur avait jeté l'œil sur Jasmin.

LE MANCHOT — Je le comprends : après un grand mois de privation.

L'AUTRE — Moi, ce que je ne peux pas comprendre, c'est comment le Chevalier s'y prend pour attirer les jeunesses au château, comme des lapins dans un panneau.

LE MANCHOT — Cherche pas à comprendre. *(Après un coup d'œil par le télescope.)* Tiens, en v'là deux autres : une petite noiraude... bon Dieu ! elle n'a pas quinze ans. Et puis, un garçon.

(En effet, ils ont traversé la salle et sont entrés dans les coulisses.)

L'AUTRE — Moi, je pense qu'il y a du sacrilège là-dessous.

LE MANCHOT — Cherche pas à comprendre, je te dis ; t'as pas suivi le Chevalier pour aller au ciel, non ? Ce que je sais, c'est qu'un jour il m'a serré la main.

(Il montre sa main morte. Son compagnon se signe.)

Non, cherche pas à comprendre...

Une petite noiraude, que je te dis, avec de la flamme dans les yeux. Oh ! la la, mon ami ! Elle doit te remuer ça comme une puce qu'on ne parvient pas à écraser.

(Ils sortent en riant de mauvais cœur.)

SCENE V

Jasmin.

JASMIN — *(Penaud.)* Il m'a tâté le bras, puis la cuisse, puis le flanc. Dieu sait que je n'aimais pas ça. D'ordinaire ce genre d'histoire me chatouille. Avec Monseigneur, j'étais comme mort. Il m'a regardé la face. Dieu sait pourtant que j'étais vert. Je ne l'ai même pas dégoûté. Je pense, dans les états où il se trouve, qu'il déterrerait un mort pour le manger. To be or not to be. Malheureux Jasmin, Shakespeare t'a perdu. Si tu étais resté avec ta bonne femme de mère, à côté de ton église, sous la protection du bon Dieu, une pareille affaire ne t'arriverait pas. Mais tu te croyais finaud ; tu as préféré courir à l'aventure ; on va te faire cuire, voilà le résultat ! To be or not to be, le dilemme perd de son intérêt, quand il est décidé que tu en sortiras par le mauvais côté. Je me demande au juste à quoi t'aura servi d'avoir appris l'anglais.

(Il entre dans la cuisine un peu après le retour du singe. Celui-ci l'accompagne, revient sur la scène, y fait trois gambades ; puis, tourné vers la coulisse, il s'incline devant la pucelle suivie du chevalier.)

SCENE VI

Le singe, la pucelle, le chevalier.

LE CHEVALIER — Voici une terrasse du château. Approchez-vous, ma belle. Voyez la forêt que si bravement vous venez de traverser malgré les bêtes qui la hantent. Les entendez-vous ? Ecoutez. N'est-ce pas qu'ils sont répugnants ces bruits qu'elles font avec leurs naseaux ? Ah ! vous fûtes heureuse de nous parvenir saine et sauve. Il est

vrai que j'ai prié saint Georges de vous défendre. Ma prière était pure puisqu'elle fut exaucée.

Au-dessus de la forêt, là-bas, dans cette dépression lumineuse, vous pouvez apercevoir quelques flèches d'argent sur un fond indécis où le vert passe au jaune ; ce sont des clochers dans la campagne, le pays d'où vous venez, où vous étiez hier encore. Qu'il est loin, n'est-ce pas, le pays de la sagesse, le pays de votre enfance ! Une toute petite tranche d'espace, si petite qu'elle ne pouvait pas contenir vos rêves ! Ils s'en sont échappés et vous les avez suivis. Vous êtes venue à nous.

(Il met l'œil au télescope.)

Dans la petite tranche d'espace, dans votre humble pays, je distingue particulièrement une maison isolée le long d'une route, derrière deux saules aux cimes arrondies ; et, sur le seuil de cette maison, se tient un vieil homme qui ne quitte pas la route des yeux ; on dirait qu'il attend quelqu'un. Il est triste. Qui peut-il attendre ainsi, sinon quelqu'un de très cher qu'il a perdu ? C'est curieux comme les vieilles gens sont portés au sentiment. Peut-être parce que l'âge les a purifiés ? Je croirais même qu'eux seuls sont capables d'amour, d'amour qui donne sans attendre de retour. Pauvre vieux ! il me fait pitié sur le seuil de sa maison branlante. Je doute qu'il dorme cette nuit.

LA PUCELLE — Je voudrais m'en aller. Laissez-moi partir.

LE CHEVALIER — Vous arrivez, ma belle enfant ; votre front est encore mouillé et vous respirez dru comme une personne à bout de forces. D'ailleurs le jour s'achève et la forêt est grande ; voyez, elle repousse au bout du monde le lieu d'où vous venez. Vous ne pourriez la traverser de nouveau ; vous n'avez pas marqué votre chemin de roches blanches ; la nuit et votre fatigue auraient tôt fait de vous égarer. Que deviendriez-vous alors au milieu des dragons

et sans le glaive de saint Georges ? Si celui-ci a veillé sur votre venue, ce ne fut certes pas pour que vous repartiez aussitôt arrivée. Le ciel n'entend pas qu'on abuse de ses faveurs, et, pour ma part, je n'oserais le prier d'assister votre retour. Ne prenez pas le ciel en vain, tel est le précepte de l'Ecriture. Tenez-vous encore, ma fille, à repartir ?

LA PUCELLE — Non, mon père.

LE CHEVALIER — A la bonne heure ! Vous êtes à ce que je vois fille changeante comme un rubis à mille facettes ; une seule brille alors que les autres demeurent dans l'ombre. Si l'une des facettes pleure, il s'agit de tourner le rubis pour trouver la facette qui rit. Vous êtes entre mes mains comme une pierre précieuse.

LA PUCELLE — Oui, mon père.

LE CHEVALIER — On la tourne, elle brille, elle rit, mais il se peut aussi que la facette qui pleure continue de pleurer dans l'ombre. Je ne suis pas votre amant, je ne peux ni ne voudrais l'être, je suis d'une autre race que la vôtre, mais il me semble que si j'étais votre amant, votre bonheur m'attristerait, car je ne pourrais jamais oublier la facette ignorée. J'ai de la pitié pour vous, mon enfant, j'ai de la pitié pour votre race naïve. Dieu sait pourtant que ma mission n'est pas de vous être propice.

LA PUCELLE — J'ai peur, mon père.

LE CHEVALIER — C'est la fatigue, la nuit qui vient. N'ayez pas peur ; vous êtes avec moi. Voyez plutôt l'aspect de ce château ; n'est-il pas agréable ? Vous avez, de ce côté, une aile basse, obscure, en partie souterraine, si tant est qu'une aile puisse être ainsi, où se trouvent les cuisines et leurs dépendances. Au fond, ces larges fenêtres éclairent la salle des festins. Approchez.

(Il pousse la porte. Les gendarmes de la ronde entreront alors

discrètement par le côté gauche de la scène. Ils se placeront près du palmier et de l'escabeau.)

Quelle salle splendide ! Monseigneur prend place dans ce grand fauteuil, et la table aussitôt se couvre devant lui d'une infinité de plats et de carafes, de coupes, de couverts fumants, de cristal et d'argent ; les mille bougies du grand lustre suspendu tirent de cet ensemble miroitant des éclats extraordinaires. On ouvre parfois les fenêtres. C'est un spectacle de rêve. Quelle bonne idée vous avez eue de venir, ma belle enfant ! J'ai averti Monseigneur ; il vous invite à dîner, ce soir.

LA PUCELLE — Dans cette splendeur ! Mais de quoi aurais-je l'air ? Je suis pauvrement vêtue.

LE CHEVALIER — Vous êtes belle ; c'est encore la plus riche apparence.

LA PUCELLE — Je suis ignorante et naïve ; je n'ai pas l'habitude du monde ; je ne connais de mon père ni de ma mère l'art de bien dire les choses.

LE CHEVALIER — Monseigneur préfère qu'on se taise en sa présence.

LA PUCELLE — Ah bon ! j'aime mieux ça. J'écouterai. Il parlera. Le prince parlera. Il me semble que déjà j'entends sa voix. Il me parlera de lui. Je le regarderai de tous mes yeux. Il doit être le plus bel homme du monde... Mais je n'aperçois qu'un fauteuil. Où donc serai-je placée ?

LE CHEVALIER — Vous parlez beaucoup, ma belle enfant, pour celle qui ce soir sera muette !

LA PUCELLE — J'imagine le ruissellement des lumières. Le prince sera en retrait, mal dégagé de l'ombre, me parlant d'une voix douce et grave. Je ne verrai d'abord que ses yeux ; s'il les tourne vers moi, sur mes bras, sur ma

gorge, j'éprouverai leur regard comme un frisson, une caresse. Et puis peut-être, peut-être s'avancera-t-il dans la lumière ; elle coulera sur ses cheveux, sur ses épaules ; elle baignera de beauté son visage... Vous ne m'avez pas dit encore où je serai placée ?

LE CHEVALIER — N'ayez crainte à ce sujet ; Monseigneur n'aura pas à élever la voix.

LA PUCELLE — Croyez-vous que je saurai lui plaire ?

LE CHEVALIER — Je connais les goûts de Monseigneur ; il vous trouvera délicieuse.

LA PUCELLE — Que je suis heureuse... Ah ! Pardon, mon père.

LE CHEVALIER — Votre geste était naïf ; ne l'excusez pas. Ce qui vient du cœur vient de Dieu. Et la vie passe plus vite qu'on ne croit : n'excusez pas votre bonheur. Il faudrait que la facette qui rit ne cesse jamais de briller. Hélas ! l'heure avance. Si vous voulez m'en croire, vous vous préparerez pour le festin. Venez, ma belle enfant ; nous passerons par la cuisine.

(Elle le suit radieuse. Le singe qui, toute la scène, fut accroupi dans un coin, court à la fenêtre de la cuisine. Les gendarmes ne bougent pas de leur place.)

SCENE VII

Le singe, les gendarmes.

LE MANCHOT — Sacré chevalier !

L'AUTRE — Le salaud !

(Le manchot lui montre sa main morte.)

L'AUTRE — Ta main morte, elle ne me frappe plus. C'était

à toi de ne pas la donner, ta main, à ce diable craché de l'Enfer.

LE MANCHOT — Et tu crois que tu ne la lui as pas donnée, ta main, toi, vieil hypocrite ! Tu crois que tu ne t'es pas vendu corps et âme ! Le service de Monseigneur, c'est pour ton salut éternel, hein ? Le salaud, veux-tu que je te dise, c'est toi avec ta salade, avec ton cœur d'honnête homme au service d'un monstre. Le Chevalier, moi, je le trouve propre ; il fait son métier, c'est son destin.

L'AUTRE — Son métier, faut pas être sorcier pour le faire. Il ne m'épate plus, ton chevalier, avec son capuchon et sa robe de bure. Le pèlerinage, c'est pas difficile à comprendre. Tu cours le pays chrétien en soufflant aux filles : « Vous savez, l'Ogre de la forêt, c'est une invention des curés et des parents pour vous empêcher d'aller au château ». Tu leur mets un boniment dans la tête ; c'est tout et ce n'est pas malin. Si ma mère n'avait pas eu de mari, elle aurait fait comme les autres ; elle serait venue au château ; on l'aurait fait gentiment passer à la cuisine comme cette pauvre malheureuse. Et ça aurait eu un bon côté : je ne serais pas ici contre ma conscience.

LE MANCHOT — Sa conscience ! Ecoutez-le donc parler : on dirait un marquis. Mais débarrassez-nous avec votre sacrée conscience, môssieur le Marquis ! Moi non plus, je n'aime pas ça voir des enfants charcutés par une brute comme Monseigneur. Je ne gueule pas. Je la ferme, parce que je ne peux pas partir. Si je partais d'ici, ce serait pour de bon ; je crèverais de faim au premier carrefour. Va-t'en, si tu veux. Moi, je reste. Les enfants, les filles, ce n'est pas moi qui les charcute ; je m'en lave les mains.

L'AUTRE — Correct, t'as raison. Gueule pas. Le Chevalier, tout de même, tu ne trouves pas qu'il fait du zèle ? T'as

vu comme il l'a montée, la pauvre pucelle ? Moi je n'aime pas ça.

LE MANCHOT — C'est curieux, moi, j'ai eu l'impression qu'il avait pitié d'elle. Il la rend d'abord heureuse. Puis, il l'emmène à la cuisine. Je trouve que c'est du travail propre. Et si tu veux savoir mon sentiment, je le respecte, moi, le chevalier. C'est un diable, il faut qu'il fasse le mal, mais c'est un bon diable, qui s'arrange toujours pour passer l'affaire en douce.

L'AUTRE — T'as peut-être ben raison.

LE MANCHOT — Tiens ! le singe lâche la fenêtre. Continuons notre ronde ; l'affaire est finie.
(Ils sortent.)

SCENE VIII

Le chevalier.

(Le chevalier revient. En l'apercevant, le singe disparaît par la gauche.)

LE CHEVALIER — Une pierre précieuse entre mes mains... Et j'ai eu l'impression alors que je l'échappais. Elle s'est mise à tourner ; toutes les facettes y ont passé, tous les sentiments, toutes les joies, toutes les souffrances. Son âme était comme folle. Et puis son œil s'est fixé ; il n'avait plus de facettes. Son visage représenta la pâleur de la mort, et près d'elle, il y avait le sang où le rubis s'était dissous.

(Fin de l'acte.)

ACTE II

Le même lieu quelques heures plus tard.

SCENE I

Les deux gendarmes de la Ronde, le prisonnier.

LE MANCHOT — Occupe-toi à me trouver un appui quelconque où me poser les fesses ; après une journée de garde, ces morceaux-là n'ont plus leur place entre ciel et terre ; ils vous tirent dans le dos comme des jambons pendus par des ficelles. La ficelle peut casser ; alors il est trop tard pour vous asseoir. Comme le disait si bien le curé de mon baptême: « A le garder en l'air, vous aiguisez votre derrière, et quand il est pointu, monsieur, vous vous piquez dessus ». Or donc, compagnon, va me quérir un siège. De mon côté, j'organise, selon les lois de l'art, la captivité de ce jeune homme.
(L'Autre sort.)

Toi, mon mignon, je t'attache au palmier. Comme ça. Et si tu tires, regarde : le pot renverse et tu reçois un coup de bambou sur la tête. Comment aimes-tu le procédé ? C'est le procédé des caravanes. Je l'ai appris d'un Arabe, qui le tenait de son grand-père, et celui-là d'un autre Arabe. C'est à vrai dire un procédé arabe. Quand la caravane s'arrête après avoir marché tout le jour dans un désert, avant de dresser les tentes, on tire du bagage trois palmiers comme celui-là ; on les pose sur le sable. Allah est grand et Mahomet est son prophète ! Ainsi, chaque soir, une oasis surgit du désert ; la caravane couche sous les

palmiers. Alli Allah ! c'est aussi simple que ça ; encore fallait-il y penser.

(L'Autre revient avec des boîtes ; on les pousse le long du mur ; on s'asseoit.)

Le jambon étant posé, la ficelle se détend et tu peux la peloter. C'est un jeu qui me convient. Enroule, roule, enroule, le soir avance, et quand tu arrives au bout de la ficelle, la pelote se libère et roule dans l'abîme. Cherche-la si tu veux ; moi, je dors.

(Il s'allonge et ferme les yeux. Le prisonnier donne une petite secousse au palmier.)

Et si le palmier bouge, si ses palmes s'agitent, c'est le vent du désert qui souffle d'une oasis à l'autre, du myrte à l'aloès, de fraîcheur à fraîcheur, de parfum à parfum, de cœur à cœur et d'une palme à l'autre jusqu'aux délices de l'Arabie.

L'AUTRE — Ça va pour l'Arabie ! Moi, je n'y suis pas allé et l'aloès ne me vire pas le cœur. Le vent du désert, il me passe par-dessus la tête.

LE MANCHOT — A moi aussi, lorsque j'étais au désert, le vent me passait par-dessus la tête. Je maudissais le pays. C'est depuis que j'en suis revenu qu'il me touche.

L'AUTRE — Le coup de bambou, ça rend toujours maboule.

LE MANCHOT — Le coup de bambou, c'est ce que l'Arabie m'a donné de meilleur.

L'AUTRE — Es-tu certain, au moins, d'y être allé, dans ce fameux pays ?

LE MANCHOT — Peut-être que oui, peut-être que non. *(Se montrant la tête.)* Tu sais, il y en a trop là-dedans pour que je puisse me retrouver. Et puis qu'est-ce que ça peut changer que j'y sois allé ou non ? Le désert, on le trouve partout ; l'oasis, c'est toujours le même petit palmier que

tu déballes pour abriter ta caravane de rêves chameaux ; et la nuit, c'est partout le même alibi.

L'AUTRE — Veux-tu mon idée ? T'es mon ami. J'ai grosse confiance en toi. Tu me parles, je t'écoute ; même si je gueule, je finis toujours par penser comme toi. Mais lorsque tu te mets à parler d'Arabie, ça ne colle plus, je me dis que t'es complètement fou. Ça te fait sortir des mots qui ne sont pas d'usage, des phrases qui ne sont pas de ta condition. Des fois, tu prends une gueule distinguée. Cesse de parler d'Arabie ; ça peut te porter malheur.
(Au prisonnier.) Toi, le petiot, l'Arabie, est-ce que ça te dérange ?
(Le prisonnier ne répond pas.)

L'AUTRE — Il est tranquille, le petiot.

LE MANCHOT — Les vieux Arabes jargonnaient entre eux ; ils faisaient une sorte de rumeur sourde, monotone comme un bruit d'eau. Parfois, l'un d'eux tournait son capuchon blanc ; je voyais dans un trou noir une sorte de visage. Il devait me poser une question. Moi, non plus, je ne répondais pas... C'est un brave petit. Il deviendrait sans doute un manchot, comme moi, si on le laissait faire. Mais, ne crains rien, je le surveille. Il demeurera bien sagement avec nous sur cette belle terrasse. D'ailleurs à quoi lui servirait de s'échapper ? S'échapper pour aller où ? Où irait-il, le petiot ? Le désert est partout le même. On ne lui échappe pas ; on reste toujours avec un palmier sur la tête.

L'AUTRE — Ta gueule !

LE MANCHOT — Allah est grand et Mahomet est son prophète.

L'AUTRE — Ta gueule !

(Le Manchot examine le prisonnier avec une sorte d'intérêt. Silence.)

L'AUTRE — *(D'une voix plus sourde.)* Ta gueule !

LE MANCHOT — *(Se levant.)* Qu'est-ce qu'on t'a fabriqué avec le petit doigt ? Un anneau. C'est drôle, un anneau ! C'est naïf, c'est pieux, c'est un peu toute la jeunesse qu'on t'a prise dans son cercle. Qui te l'a donné ?
(Le prisonnier ne répond pas.)

LE MANCHOT — *(Reprenant son siège.)* Il serre les dents; c'est une façon de mordre qui ne fait de tort à personne. Laissons-le tranquille ; tantôt, il sera bien content qu'on l'écoute.
(Jasmin, toujour vert, entre remarquablement.)

SCENE II

Les gendarmes, le prisonnier, Jasmin.

JASMIN — Ho la la ! Houla ! Alleluia ! Alleluia !
(Il gambade.)

L'AUTRE — En v'là tout un ! Et direct d'Arabie !

JASMIN — Ho la la ! Houla ! Alleluia ! Alleluia ! La viande est arrivée ; Jasmin ne sera pas mangé. Houla ! Ho la la ! Alleluia ! Alleluia !

LE MANCHOT — On dirait qu'il est content.

JASMIN — Oh ! gendarmes, gendarmes, que la vie est belle ce soir ! Je suis sauvé, sauvé ! J'ai l'impression de renaître. Un nouveau Jasmin est devant vous.

L'AUTRE — Salut !

LE MANCHOT — Salut ! Mais à ta place, je me serais arrangé pour renaître avec une autre face.

JASMIN — Oui ? Tu crois ? Avec une autre face !

LE MANCHOT — Oui, avec une face neuve, parce qu'autrement, tu sais, ta renaissance...

JASMIN — Mais, on ne m'aurait pas reconnu ! Avoir vécu trente ans et renaître comme un poupon, avec une face neuve : non merci, j'aurais perdu trop de temps.

L'AUTRE — As-tu vu ton remplaçant ?

JASMIN — Mon remplaçant ?

L'AUTRE — Oui, sous le palmier.

LE MANCHOT — Comme un esclave du désert dans une oasis d'Arabie.

L'AUTRE — Ne recommence pas !

JASMIN — Mon remplaçant, cher remplaçant ! Mon ami, cher ami ! Laisse-moi te regarder : que tu es jeune, que tu es beau ! Tout Jasmin que je sois, j'éprouve à te voir le trouble d'un Narcisse. Tu es mon double, l'image de ma mort.

LE MANCHOT — C'est curieux, Jasmin, que ton image de la mort soit plus belle que l'autre !

JASMIN — Mon double ! Tu es mon double périssable, comme mon ombre au soleil.

LE MANCHOT — *(S'étant levé, au prisonnier.)* Regarde ton corps.

JASMIN — C'est juste, regarde-moi ; je suis le frère de ton malheur et de ta mort ; ton bonheur et ta vie. Venu comme

une ombre, tu disparaîtras comme une ombre. Moi, je demeure ; je suis ton corps ; c'est en moi que tu continueras de vivre ; tu vieilliras avec ma compagnie.

LE MANCHOT — Une carcasse articulée, une face verte, regarde bien ce que serait ton avenir.
(Le prisonnier ouvre la bouche, se ravise et se tait.)

L'AUTRE — Le petiot a ouvert la bouche ! Il a laissé tomber sa colère. Ecoutez-le : il va chanter bientôt.

JASMIN — *(Rêveur.)* Il m'a tâté le bras, il m'a tâté la cuisse, il m'a tâté le flanc. Dieu sait que je n'aimais pas ça.

LE MANCHOT — Raison de plus pour ne pas lui rendre la pareille !

JASMIN — Je sentais la mort descendre en moi, et moi monter en elle, aspiré par mon âme. Ça me causait une sorte de vide. Je me sentais léger comme un ballon ; et fragile. Ma peau était transparente. Et l'on voyait ma peur au travers. D'un seul coup de fourchette, Monseigneur pouvait me dégonfler. Alors il m'a tâté le bras...
(D'une main tremblante il effleure son visage. Il semble mourir un instant pour renaître aussitôt.)

JASMIN — *(Montrant le prisonnier.)* Mon remplaçant ! mon remplaçant !... Ho la la ! Houla ! Alleluia ! Alleluia ! *(Il gambade.)*

L'AUTRE — La danse arabe qui recommence !

JASMIN — Je ne suis plus soufflé comme un ballon tremblant. Je suis plein d'os, de tripes et de viande. L'âme ne m'aspire plus, je suis sauvé ! Le reniflement céleste est remplacé par les besoins d'en bas. Je vis de nouveau ; ma pesanteur me le dit. Et si je veux me flanquer sur le derrière...
(Il se jette à terre.)

Je suis servi à souhait. Aïe !

(Il se remet sur pied.)

Shakespeare a du génie et vive l'Angleterre ! La pomme de l'anglais Newton est plus belle pour moi que la pomme d'Eve... Aïe ! Je me suis fait mal. Aïe !... *(Courbé et se tenant la fesse.)* Newton ! Newton ! votre pomme est comme l'autre ; elle finit par une histoire de derrière ! Oh la la ! que j'y ai mal ! La gravitation universelle est incontestablement dangeureuse ; pour s'en défendre, il faut s'asseoir à terre.

(Il s'asseoit prudemment au milieu de la scène. Entrent alors, précédés du singe, le chevalier, vêtu en gentilhomme, et le cuisinier de Monseigneur, sorte d'astrologue de noir habillé, ayant un stéthoscope autour du cou.)

SCENE III

LE CHEVALIER — Pauvre Jasmin ! Tu es malade ? Ne bouge pas. Que lui est-il arrivé ?

L'AUTRE — C'est une histoire de pommes ; il a voulu faire comme un certain Newton et il s'est foutu sur le derrière, sauf votre honneur, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER — En êtes-vous certain ?

L'AUTRE — Certain ? Nous l'avons vu faire de nos yeux.

LE MANCHOT — D'ailleurs, monsieur le Chevalier doit le savoir : depuis Adam, une pomme, ça se digère mal, ça vous reste dans le gosier et ne cherchez pas à la faire passer. Comme le disait si bien le curé de mon baptême : « cette fameuse bosse est la preuve que la petite mère Eve nous en a fait manger ». Quant à la pomme du dé-

nommé Newton, c'est une sorte de pomme anglaise, qui, paraît-il, finit toujours par une histoire de derrière. Si Jasmin a une bosse, c'est là qu'il doit l'avoir.

LE CHEVALIER — Curieuse de place pour une pomme d'Adam ! Qu'en pensez-vous, docteur ?

LE CUISINIER — Je ne crois pas à ces histoires de pommes. La science de son flambeau les a dissipées à jamais de mon cerveau. Une bosse dans le derrière, dans le périnée, je veux dire, ne peut être autre chose qu'une tumeur. Est-elle bénigne ? Est-elle maligne ?

LE MANCHOT — Sûrement qu'elle est maligne : une sorte de scorpion !

LE CUISINIER — Je n'en suis pas si certain. Il faudrait que je la voie. Baissez votre culotte, Jasmin.

JASMIN — Ne les écoutez pas, docteur ; ils plaisantent. Mon derrière, je le connais ; il est aussi honnête qu'un autre.

LE MANCHOT — L'as-tu déjà vu ?

JASMIN — Je le connais sans ça.

LE CUISINIER — Moi, pas. Je crois à l'honnêteté quand je l'ai vue. Je n'ai pas vos autres moyens de connaissance, assez superstitieux d'ailleurs. Allons ! baissez-moi cette culotte.

JASMIN — Il faudrait que je me lève ; je ne le peux... Et puis après, fichez-moi la paix ! Je n'ai rien à cacher, mais je n'ai rien à montrer, non plus !

LE CUISINIER — L'avez-vous entendu ? Il veut que je

lui fiche la paix ! Il désespère de sa guérison. Tantu quantet, tanto tanto.

LE CHEVALIER — Je ne sais pas si sa tumeur en est la cause, mais il me semble que son visage est par trop vert.

LE CUISINIER — Eh oui ! Je n'avais pas remarqué ce facies. Il est typique. Notre homme, en plus de sa tumeur, fait une colique cordée de forme suraiguë. Il faut le purger au plus tôt afin de prévenir la péritonite.

LE MANCHOT — Voilà qui est bien ! Ça va lui vider le derrière ; on verra si c'est une tumeur ou bien une pomme anglaise. Et gare au scorpion !

L'AUTRE — Moi aussi, je suis pour la purgation.

LE CHEVALIER — Il ne faut rien épargner pour le ramener à la santé.

LE CUISINIER — Bene ! Bene dicere !

JASMIN — Benet, vous-même, cuisinier !

LE MANCHOT — Jasmin !

L'AUTRE — Jasmin !

LE CHEVALIER — Il est très malade ; il faut lui pardonner, docteur.

LE CUISINIER — Oui, il est très malade. Je l'ai remarqué souvent : lorsqu'un patient attente à mon honneur, le signe est clair : il souffre d'une maladie mortelle.

LE CHEVALIER — Pauvre Jasmin !

LE MANCHOT — Il venait à peine de renaître !

L'AUTRE — Renaître pour mourir encore !

LE CHEVALIER — Pauvre Jasmin !

JASMIN — *(Se levant.)* Je suis mieux.

LE CHEVALIER — Est-ce un miracle ?

LE CUISINIER — Non, ce sont les derniers soubresauts de la vie. Observez-le, il verdit à vue d'œil.

JASMIN — Je vous dis que je suis mieux, moi !

LE CUISINIER — Penses-tu pouvoir m'apprendre mon métier ? Je suis bachelier et docteur en médecine. Tantu quantet, tanto tanto. J'enseignais dans une Université tellement célèbre qu'on l'avait bâtie sur une montagne. Et si je suis avec vous, c'est que la Faculté m'a délégué auprès de Monseigneur.

JASMIN — Vous n'êtes pas son médecin, vous êtes son cuisinier.

LE CHEVALIER — Jasmin, tu exagères, tu oublies que la cuisine de Monseigneur est un peu spéciale ; un simple cuisinier ne saurait la bien faire.

JASMIN — Et vous voulez que je me laisse purger par celui qui...

LE CHEVALIER — Oui, puisque la Faculté nous le désigne comme un maître de l'Art.

JASMIN — Raison de plus pour en avoir peur.

LE CUISINIER — Il verdit davantage. Laissez-le dire ; son impertinence achève. Il mourra comme un chien, sans secours ni soulagement. Je m'en lave les mains.

JASMIN — Et moi, je me lave la face. *(Il essuie son visage.)*

LE MANCHOT — L'amélioration est évidente.

L'AUTRE — Son teint est meilleur.

LE CHEVALIER — Qu'en dites-vous docteur ?

LE CUISINIER — Ne vous fiez pas aux apparences. Dixi quamus potestatur. Excusez-moi, des tâches plus urgentes m'attendent ; je vais de ce pas stériliser mes chaudrons. Tantu quantet, tanto tanto.
(Il sort.)

SCENE IV

LE CHEVALIER — Assurément, ce cuisinier est un grand médecin ; il stérilise ses chaudrons. La médecine préventive est sa spécialité ; il empêche ses patients de vieillir. C'est aussi un grand chirurgien ; Monseigneur est toujours satisfait des plats qu'il lui charcute. La Faculté s'est honorée en nous le déléguant.

L'AUTRE — Hourra pour la médecine !

LE MANCHOT — Vive notre cuisinier !

LE CHEVALIER — Je me dis parfois que si ce château n'existait pas, la place de Monseigneur serait à l'hôpital ; il serait sûr de ne jamais jeûner.

L'AUTRE — Nous serions ses infirmiers.

LE MANCHOT — Les salles d'opérations seraient dans la cuisine.

LE CHEVALIER — Et toi, Jasmin, qu'en penses-tu ?

JASMIN — Moi, je pense que je vais mourir empoisonné ; une célébrité comme notre cuisinier ne peut pas se tromper. Adieu ! je vais rédiger mon testament.
(Il sort.)

SCENE V

LE CHEVALIER — On a faussement décrié notre château. La présence de Monseigneur ne nous empêche en rien de nous distraire comme des honnêtes hommes.

LE MANCHOT — Monsieur le Chevalier a raison.

LE CHEVALIER — Ce doit être aussi l'opinion de notre hôte. Il est charmant, n'est-ce pas ?

L'AUTRE — Et paisible ; il fait sa petite besogne sans qu'on l'entende.

LE CHEVALIER — Bravo ! Il me devient très sympathique ; j'aime la discrétion. Je crois que je vais vous demander de me laisser en tête à tête avec lui ; je me sens des choses très intimes à lui dire. Allez monter la garde dans la cour d'honneur. On me signale la venue d'une autre invitée ; accueillez-la en mon nom avec courtoisie ; ensuite, vous l'emmènerez ici, sur cette terrasse. Une nuit sous le palmier ne saurait lui déplaire avec un compagnon comme celui-ci. Qu'en penses-tu, Manchot ?

LE MANCHOT — Une fois, en Arabie, on avait attaché une jeune juive au même palmier que moi. Cette nuit-là est comme une oasis dans ma vie.

LE CHEVALIER — Allez, mes amis.
(Ils sortent.)

SCENE VI

Le chevalier, le singe et le prisonnier.

LE CHEVALIER — Tu reconnais ton conseiller ?

LE PRISONNIER — Oui.

LE CHEVALIER — L'entreprise était belle : partir, aller dans la forêt jusqu'au château maudit ; débarrasser le pays de l'Ogre monstrueux ; ensuite revenir, couvert de gloire, remettre à Notre-Dame l'anneau miraculeux. Car je te l'avais donné, je crois, cet anneau ayant la vertu de rendre invisible ? Un simple anneau d'argent. Le voici justement ; je le reconnais à ton petit doigt. Tu fais bien de le garder ; ainsi ceint de lui, ton petit doigt devrait t'apprendre bien des choses.

LE PRISONNIER — Il m'a appris la ruse que je ne connaissais pas ; il m'a révélé le mensonge du diable déguisé en pèlerin.

LE CHEVALIER — Tu veux parler de moi ?

LE PRISONNIER — N'est-ce pas vous qui m'avez induit en cette tentation de gloire ?

LE CHEVALIER — Gloire facile, en vérité : l'anneau te rendait invisible. Ainsi dissimulé, le premier poltron de la province serait venu à bout de l'Ogre.

LE PRISONNIER — Vous m'avez induit en une autre tentation, m'apprenant que la forêt était peuplée de nymphes.

LE CHEVALIER — Avoue que ces nymphes ont aidé ton courage, que sans elles la gloire n'aurait pu te décider à l'entreprise. Ce fut sans doute un beau moment pour toi que celui où tu pénétras dans la forêt. Je te voyais venir ; tu suivais d'assez près une fillette brune ; vous alliez bon train ; je me souviens d'avoir pensé que tu la pourchassais. Me suis-je trompé ? Détrompe-moi, je t'en prie. Tu te tais ? Faut-il que je croie que tu venais vers le château de l'Ogre avec un ogre dans ton cœur ? Que serait-il arrivé si tu l'avais rejointe, cette fillette brune ? Tu ne réponds pas ?

LE PRISONNIER — La gloire, que j'ai désirée, auprès de vous devient méprisable. J'avoue que je l'ai désirée parce que j'étais un lâche. Il a fallu l'anneau, il a fallu votre mensonge pour me décider au courage ; et ce courage même était une illusion.

LE CHEVALIER — Si tu avais tué l'Ogre, crois-tu qu'il serait mort ? Ne penses-tu pas que tu l'eusses remplacé dans ce château ?

LE PRISONNIER — Pourquoi me demander ces choses ? Je n'en sais rien.

LE CHEVALIER — Moi, je sais. Et je prétends que sous ton beau visage, l'Ogre eut été plus monstrueux encore qu'il ne l'est sous sa forme actuelle.

LE PRISONNIER — Taisez-vous, je vous prie.

LE CHEVALIER — Brave petit chrétien ! Tu es là tout entier dans cette phrase ; ta conscience n'est pure que si le diable se tait. Et pour qu'il se taise, tu ne recules devant rien, même pas devant le déguiser. C'est toi qui me déguisais en pèlerin ; si tu m'avais regardé en face, tu m'aurais reconnu. Tu ne voulais pas me voir, tu ne voulais pas m'entendre. Tu me facilites le métier, brave petit chrétien, qui te damnes pieusement !

LE PRISONNIER — Pourquoi m'aidez-vous ainsi à me comprendre ?

LE CHEVALIER — Pure fantaisie de ma part : ton visage me plaît. Je ne veux pas que tu le changes ; je préfère le sacrifier à d'autres monstres que les tiens. Goûte une dernière fois le jour qui s'achève. Dans ses roses déjà le regret s'insinue comme une fine cendre. Je vois ton ombre s'allon-

ger, qui te noue au silence, qui t'attire vers une couche obscure ; je vois en même temps de lourds rayons éclairer ton visage. Tu n'as pas encore décidé le partage. Les bras du jour et de la nuit se disputent ton cœur.

(Fin de l'acte.)

ACTE III

Même décor dans la soirée. La salle des festins est illuminée ; des ombres se profilent sur les fenêtres ; Monseigneur est à dîner. Le prisonnier est toujours au palmier.

SCENE I

(Cris et tumultes dans les coulisses. L'amazone bondit sur la scène, la cravache d'une main, un pistolet de l'autre. Elle pénètre dans la salle des festins. Une ombre se dresse, gigantesque. Coup de feu. L'ombre chancelle et s'abat. Fracas de vaisselle cassée. Les lumières de la salle s'éteignent ; la terrasse s'éclaire. Le cuisinier et Jasmin sortent, qui de la cuisine, qui de la salle des festins.)

JASMIN — Monseigneur a cassé son verre.

LE CUISINIER — Va ramasser les morceaux.

JASMIN — Allez-y vous-même ! Je ne tiens pas à me couper les doigts.

(Entrent les gendarmes, le sabre nu.)

L'AUTRE — Où est-elle passée ?

JASMIN — Qui, elle ?

L'AUTRE — L'amazone.

JASMIN — Il y a une amazone dans le château ? Savais pas. Mais au diable l'amazone ! J'ai une nouvelle plus importante à vous apprendre.

LE MANCHOT — Quelle nouvelle ?

JASMIN — Monseigneur a cassé son verre !

LE CUISINIER — Et ce vaurien ne veut pas ramasser les morceaux.

JASMIN — J'ai mes raisons.

LE MANCHOT — On t'écoute.

LE CUISINIER — Il a peur de se couper les doigts. Tantu quantet, tanto tanto.

L'AUTRE — Ta gueule, le docteur en médecine !

LE MANCHOT — *(Levant le sabre.)* Sinon, je vais te passer la thérapeutique. Tautu quantet, couteau couteau !

LE CUISINIER — *(Docte.)* Aristote et Galien...

LE MANCHOT — *(Approchant.)* Tantu quantet...

JASMIN — Tue-le !

LE MANCHOT — Il ne dit plus rien ; c'est comme s'il était mort. Il connaît les besoins de sa santé.

L'AUTRE — Et toi, parle.

JASMIN — Ah oui ! Monseigneur, il a cassé son verre. Ce n'est pas grave, il l'avait vidé d'abord.

L'AUTRE — Te moques-tu de nous ?

JASMIN — Il avait bu le poison ; c'est pourquoi il cassa son verre. Mais il était trop tard. Il eût mieux valu qu'il le cassât d'abord.

L'AUTRE — Du poison dans le verre de Monseigneur ! C'est toi qui l'avais mis ?

JASMIN — Est-ce que j'ai l'air d'un docteur en médecine ?

LE MANCHOT — Alors c'est lui.

(Il avance lentement sur le cuisinier pour lui fendre le crâne.)

JASMIN — Tue-le ! Tue-le, il le mérite.

(Le cuisinier recule, tombe à la renverse... l'amazone sort de la salle des festins.)

SCENE II

L'AMAZONE — Holà Manchot ! Baisse ton sabre, ou tu connaîtras de nouveau ma cravache.

L'AUTRE — Bon, la v'là encore, elle !

L'AMAZONE — Baisse ton sabre, que je te dis !
(Elle fait quelques pas. L'Autre sournoisement la saisit par en arrière.)

L'AUTRE — Sors la ficelle ; c'est pas le temps de dormir.
(Le manchot tire sa ficelle de sa poche de fesse. On attache l'amazone avec le prisonnier.)

LE MANCHOT — Ouf ! Une vraie diablesse !

L'AUTRE — Attention ! Elle va foutre le palmier par terre.

LE MANCHOT — Holà diablesse ! Tranquille ou tu vas goûter à la cravache. Elle est cinglante, je peux te l'assurer.

L'AMAZONE — Si tu frappes, je te mords.

L'AUTRE — Regarde-moi ces belles dents ; j'ai bien envie de me laisser mordre.
(Il avance la main ; elle mord. Il en reste stupéfait.)

L'AUTRE — La garce !

LE MANCHOT — Elle t'avait averti.

L'AUTRE — Je suis marqué ; regarde. Ça me fait quelque chose, tu sais.

LE MANCHOT — Ça va pour le sentiment ! Surveille-la. Elle n'a pas une tête à respecter les conventions. Le palmier, c'en est une, l'oasis, c'en est une autre, et le prisonnier aussi, parce que le prisonnier, vois-tu, c'est une sorte de chameau. Si elle tire trop fort, le palmier tombe sur la tête du chameau, la caravane reste en panne, l'oasis s'éva-

pore et l'Arabie fout le camp. Or l'Arabie, tu le sais, j'y tiens. Aie l'œil ouvert et au premier mouvement de l'ogresse, tape dessus.

L'AUTRE — S'il vous plaît, madame, ne bougez plus. Je sais bien que vous avez une puce qui vous chatouille ; bougez pas, la puce va s'endormir. Ne me mettez pas dans la triste obligation de vous taper dessus. *(Elle lui montre les dents.)* Montrez-les-moi, si vous voulez, ça ne me déplaît pas ; mais contentez-vous-en. Respectez les conventions ; vous êtes prisonnière ; vous devez rester attachée. Je suis garde ; il faut que je vous abatte si vous fuyez. C'est le jeu. Nous ne sommes pas les maîtres ; il faut m'obéir, parce que j'obéis. Ah ! si j'étions le maître, le jeu serait tout autre...

LE MANCHOT — Achève ton boniment ; regarde ce qui nous arrive ; le Chevalier n'est pas loin. Un conseil : surveille les impressions de ton cœur.
(Le singe a surgi sur la scène, inquiet.)

L'AUTRE — Je connais mon métier ; occupe-toi donc du tien et de l'empoisonneur.

JASMIN — L'empoisonneur, il est bien gardé.
(En effet, Jasmin armé d'un sabre ramassé ne l'a pas quitté d'un pas, et il s'est amusé à le barbouiller de vert de houx.)

LE MANCHOT — Ça, par Dieu ! Un autre qui a la colique cordée !
(Entre le chevalier.)

SCENE III

LE CHEVALIER — Que se passe-t-il, camarades ?

L'AUTRE — Le Manchot va vous dire.

LE MANCHOT — Comprenez si vous pouvez, c'est un méli-mélo, un embrouillamini, comme disaient les Arabes, à ne pas reconnaître une vache de son veau : Monseigneur a cassé son verre, le médecin a la colique, l'Amazone veut foutre les conventions par terre, le prisonnier est un chameau, l'oasis chancelle sur le sable et moi, si je n'avais pas l'Arabie dans la tête, je serais complètement perdu.

LE CHEVALIER — Je comprends... C'est la nouvelle invitée, celle que vous avez reçue pour moi ?

L'AUTRE — Avec toute la courtoisie recommandée.

LE CHEVALIER — Elle ne semble pas avoir la douceur de la première, de la tendre et fondante Pucelle.

L'AUTRE — Je vous crois ! Elle mord ; regardez les marques.

LE MANCHOT — C'est une sorte d'ogresse.

LE CHEVALIER — Chut !... On ne parle pas de corde dans la maison du pendu.

L'AUTRE — *(Bas.)* Je crois qu'elle a trois rangées de dents.

LE CHEVALIER — Elle m'intéresse.

L'AUTRE — N'approchez pas, monsieur le Chevalier ! Regardez-lui marcher les yeux, comme une bête prise dans un piège ; elle guette sa chance pour vous sauter dessus.

LE CHEVALIER — Ses doigts sont chargés d'anneaux. Un, deux, trois ; elle a au moins trois de mes anneaux miraculeux, qui rendent invisible. Mais je les avais tous donnés à des garçons.

LE MANCHOT — Pour sûr qu'elle les a mangés dans la forêt.

LE CHEVALIER — Où as-tu pris ces anneaux ?
(Elle cherche à le mordre.)
Oh ! qu'elle n'est pas polie.

L'AUTRE — Elle ne respecte rien ; elle voulait foutre le palmier par terre. Ce n'est pas le pieu qu'il lui faut.

LE MANCHOT — L'Arabie avec elle, ça devient un petit nuage de poussière.

LE CHEVALIER — Si je comprends l'affaire, elle a mal répondu à votre courtoisie.

LE MANCHOT — Nous sommes allés au-devant de Mademoiselle, dans la cour d'honneur ; nous nous sommes inclinés profondément ; nous étions dans cette position courtoise ; avant d'avoir rien vu, nous recevons chacun un coup de cravache, et un cuisant ! En même temps, elle nous crie : « Attrapez-moi, si vous pouvez ; je suis invisible ». Et la voilà qui se sauve.

L'AUTRE — Sur le coup, on est resté aveuglé. D'abord j'ai cru qu'elle disait vrai et qu'elle avait disparu. Puis, je l'ai aperçue qui courait dans la cour, la terrible fille... Et dire qu'on s'était forcé sur le chapitre de la courtoisie ; on devait avoir l'air joliment benêt.

LE MANCHOT — Toujours est-il qu'elle se sauve dans le château. Revenus de notre surprise, nous lui donnons la chasse. Mais c'est une sorte d'oiseau ; elle a des ailes, le vent qui l'emporte retourne contre nous ; nous ramons comme de vieux corbeaux, sans presque avancer. Arriva ce qui devait arriver : nous la perdons de vue.

LE CHEVALIER — Continuez votre récit ; il me passionne comme un roman. Où vous en êtes, je ne peux prévoir le dénouement.

L'AUTRE — Le dénouement, il vous l'a dit : on l'a perdue de vue.

LE CHEVALIER — Alors, qu'avez-vous fait ?

LE MANCHOT — Alors, nous sommes allés à l'aveuglette dans le château, jusqu'à cette terrasse. Nous y avons trouvé Jasmin aux prises avec le cuisinier. Nous lui avons demandé, à Jasmin, s'il avait vu l'Amazone ; il ne savait même pas qu'il y avait une Amazone dans le château. Nous aurions continué nos recherches si Jasmin n'avait pas eu une nouvelle extraordinaire à nous apprendre.

LE CHEVALIER — Quelle nouvelle ?

L'AUTRE — Sauf votre honneur, monsieur le Chevalier, c'est en plein la question que le Manchot a posée à Jasmin : quelle nouvelle ?

LE MANCHOT — Il nous a appris alors que Monseigneur avait cassé son verre et pour cause : le vin qu'il contenait avait été empoisonné. Monseigneur, de bonne foi, l'ayant vidé jusqu'au fond... euh... jusqu'au fond...

LE CHEVALIER — Que fit-il après l'avoir vidé jusqu'au fond ?

L'AUTRE — Le Manchot vient de le dire : il a cassé son verre.

LE CHEVALIER — Continue.

LE MANCHOT — Continuer ? Je trouve que c'est la fin.

LE CHEVALIER — Oui, sans doute, si le vin était empoisonné.

L'AUTRE — Et voici l'empoisonneur !

LE CHEVALIER — Comment l'avez-vous su ?

L'AUTRE — Pardi ! il est docteur en médecine.

LE CHEVALIER — C'est simple ; il s'agissait de se le rappeler pour le soupçonner aussitôt. Et quelle preuve avez-vous trouvé contre lui ?

L'AUTRE — Je vous l'ai dit : il est docteur en médecine.

LE MANCHOT — Moi, lorsque je me suis rendu compte qu'il avait empoisonné Monseigneur, j'ai avancé sur lui avec mon sabre, et j'allais lui passer la thérapeutique, quand l'ogresse, on peut bien l'appeler ainsi maintenant, est sortie de la Salle des festins.

LE CHEVALIER — Elle était dans cette salle ?

LE MANCHOT — Il faut croire... Toujours est-il qu'elle veut me donner la cravache encore une fois.

L'AUTRE — Quand je la vois, pas de courtoisie, je lui saute dans le dos, et débats-toi, ma fille, je te tiens. Le Manchot a sorti sa ficelle. C'est alors qu'elle me mordit, la garce ! Fallut que je lui fasse comprendre de respecter les conventions.

LE CHEVALIER — Quelle aventure extraordinaire !

LE MANCHOT — A qui le dites-vous ?

LE CHEVALIER — Je crains fort qu'elle ne modifie nos habitudes. Dommage ! Je commençais à prendre goût à la vie de château.

L'AUTRE — Il est vrai qu'on se la coulait douce.

LE CHEVALIER — Monseigneur, je l'espère, a eu le temps de prendre son dernier dîner ?

JASMIN — Hélas non !

LE CHEVALIER — Il n'a pas pris son dîner !... Pauvre Pucelle ! Ce qu'elle sera déçue ! Elle avait si grand désir que Monseigneur la trouve délicieuse.

(Il entre dans la salle des festins, accompagné du singe.)

SCENE IV

JASMIN — *(A lui-même.)* Voilà le Chevalier dans la salle des festins ; je préférerais qu'il soit ailleurs. S'il a l'œil clair le moindrement, à la mort de Monseigneur il aura tôt fait de redonner sa cause véritable... L'œil clair ! Si quelqu'un sur terre l'a tel, c'est lui. Alors vous y êtes encore, mon pauvre Jasmin, dans la balançoire entre le to be et le not to be, entre ces mots absurdes, honte de l'Angleterre et causes de tous vos malheurs. To be or not to be, that is the question. Mais il serait beaucoup mieux qu'il n'y ait pas de question du tout ; pas de dilemme, pas d'inquiétude ; le repos et la joie ; un Jasmin toujours de rose fardé, léger comme le souffle du printemps... Hélas ! vous êtes tout autre en ce moment.

(Il se farde de vert de houx.)

L'AUTRE — Que peut-il comploter ainsi avec lui-même ?

LE MANCHOT — Il se lamente. Après tout, Monseigneur a été bon pour lui.

L'AUTRE — Crois-tu ?

LE MANCHOT — Du moins, il ne l'a pas mangé.

L'AUTRE — Oui, t'as raison, il se lamente.

JASMIN — *(A part.)* Le poison va comme une balle au cœur ; il ne laisse pas d'autre trace que la bouche ; c'est

une plaie qui ne saigne pas ; c'est une façon qu'a la bouche d'être discrète. Je ne suis pas sûr que le poison, que j'ai vu être fatal à Monseigneur, ait opéré de même ; il fut si rapide qu'il a peut-être pris un plus court chemin que l'œsophage et le gosier. S'il est allé au cœur du maître par une autre plaie que la bouche, cette plaie alors parlera et de son sang marquera mon mensonge.

L'AUTRE — Pauvre diable ! Il me fait pitié.

LE MANCHOT — A présent, même s'il le voulait, il ne pourrait plus être mangé. C'est pour cela peut-être qu'il se lamente.

L'AUTRE — Oui, il est assurément fou. Sa manie est de parler anglais. Il déguise toutes les choses ; la pomme d'Adam avec lui devient celle d'un autre. Une fois, il m'a parlé d'un certain Tobie ; c'était crevant. Il voulait savoir si ce Tobie était notre Tobie ou bien Tobie tout court. Je lui ai dit : « Cherche pas à comprendre ; c'est des choses qui n'avancent à rien ». Mais il ne voulait pas m'écouter ; il se tourmentait avec ça. Pauvre diable !

LE MANCHOT — T'as raison, c'est pitié d'être aussi fou que ça.

L'AUTRE — Et puis, des fois, je lui trouve une sorte de finesse, quelque chose comme un rayon de lune. Ça me fait un petit pincement dans le ventre. Son Tobie, c'est peut-être une espèce d'Arabie.

LE MANCHOT — C'est ça, compare-moi à ce gringalet qui trottine avec son ombre et tout à coup sursaute en la voyant. Merci pour le compliment ! Et puis, veux-tu savoir: le fou, c'est toi. T'es plein de sagesse tant que tu restes sur ton derrière ; dès qu'il s'agit de faire la moindre chose,

t'es perdu dans ton rayon de lune, tu me suis comme un veau après sa mère. Ta sagesse, c'est un rêve.

L'AUTRE — Je ne voulais pas t'insulter. Je parlais pour parler. Comme j'ai les doigts gros, les mots sont pour moi des petites choses pleines de traîtrise ; ils se placent de travers et me font dire des choses qui me surprennent. Si je t'insulte, c'est qu'il vaudrait mieux que je me taise. Les mots, ce ne sont pas des joujoux pour moi.

LE MANCHOT — Fais pas la bête. Tu sais bien que tu ne m'insultes pas. Tu parles pour parler ; je me fâche pour me fâcher. On se distrait et le temps passe.

JASMIN — *(A part.)* Cette manie de déguiser la vérité, de l'arranger comme une Colombine ! Il est vrai qu'elle vous rend la pareille et fait de vous un Pierrot triste. Vous la fardez de rose ; elle vous farde vert. Encore si le Carnaval durait toujours ! Vous êtes le fou du roi qui rit, mais le roi ne rit pas sans cesse ; ouvrant la bouche pour vider son verre, il avale par mégarde une petite boule de plomb qui lui bloque l'épiglotte ; il reste béant sur le silence et la mort. Et vous de croire que la fête continue, de rire comme un fou et d'accuser le cuisinier. Fort bien si le cuisinier est pendu. Mais s'il ne l'est pas, vous le serez, triste Pierrot, Jasmin, mon ami. Au bout de la corde, vous aurez peut-être le déguisement qui vous convient. Est-il carnaval qui ne soit pas tragique ? La mort est de la fête ; son silence relève les cris et les rires, comme le vert de mon visage accuse de rose celui de Colombine.

L'AUTRE — Cette manie qu'il a de se changer la face ! Encore il pourrait choisir une autre couleur que le vert.

LE MANCHOT — C'est quand il est triste qu'il se met du vert de houx dans le visage ; quand il est gai il l'enlève.

Aussi peut-il connaître ses sentiments.
(Le chevalier revient. Il fait un petit signe amical à Jasmin qui se débarbouille aussitôt.)

SCENE V

LE CHEVALIER — Jasmin avait raison : Monseigneur a été empoisonné. J'ai jeté un coup d'œil sur son cadavre : nulle trace de violence, à peine une petite coupure à la région du cœur, vraisemblablement causée par un éclat de verre. Je crois comme vous que le crime est l'œuvre du cuisinier.
(Le manchot lève le sabre.)

JASMIN — Tue-le ! C'est la justice du Carnaval.

LE CHEVALIER — Arrête, Manchot, je te l'ordonne... Dis-moi, Jasmin, y a-t-il une autre justice ? Dis-le-moi, parce que s'il y avait une autre justice, je pourrais peut-être désigner d'autres coupables.

JASMIN — *(Tremblant.)* Non, c'est la seule justice qui soit.

LE CHEVALIER — Bravo ! Ton avis est le mien ; et nous sommes, Dieu merci, gens désintéressés et purs d'intention. La justice du Carnaval est la seule justice. Personne n'est responsable sans un déguisement. Si le cuisinier est condamné, ce n'est pas à cause du crime ; le crime n'existe pas, le crime est un prétexte pour débarrasser la terre d'un criminel.

JASMIN — Tue-le ! Tue-le !

LE CHEVALIER — Arrête, Manchot ! Modère ta vindicte. Tu oublies que ce cuisinier est médecin. La mort par le sabre est trop simple pour lui.

JASMIN — On va le purger jusqu'à la crève.

LE CHEVALIER — Excellente thérapeutique ! Puisqu'il doit mourir que ce soit savamment. Allons organiser son supplice ; procédons avec raffinement, comme si nous étions médecins nous-mêmes.

(Les gendarmes traînent le cuisinier. Le singe gambade. Avant de sortir à son tour, le chevalier s'adresse à Jasmin.)

LE CHEVALIER — Demeure sur la terrasse. La vue de ce supplice ne saurait te convenir, car ce sera un peu le tien, du moins celui que le cuisinier désirait t'infliger. Tu pourrais te trouver mal en songeant qu'il y a des endroits où ces cuisiniers-là sont rois. *(Il sort.)*

SCENE VI

JASMIN — Malgré les inquiétudes, le vert de houx et les dilemmes, m'est avis, Jasmin, que vous jouirez d'une longue carrière. Un dieu vous protège, qui, d'une invisible main trompant la justice du sort, en votre faveur fait pencher la balance. L'Ogre vous veut manger ; un jeune homme survient pour prendre votre place. Le médecin vous veut purger, vous y succomberiez ; voilà qu'en dernière occurrence, c'est le médecin qui sera purgé. Quelle heureuse tournure ! Il sera purgé jusqu'à ce que mort s'ensuive pour le bénéfice de l'Humanité, car la manière la plus efficace de vaincre la maladie est encore de se débarrasser des médecins. A ce moment, le nôtre doit s'apprêter à prendre la potion fatale, et rien que de l'imaginer, ô Jasmin, sa grimace vous fait du bien. Tantu quantet, tanto tanto ! C'est une joie exquise que de retrouver la santé.

La journée s'achève ; le retrait de la lumière a laissé l'air troué comme une éponge que l'ombre infiltre et gonfle

de ses ondes secrètes. Ce fut une prodigieuse journée ; commencée au paroxysme du drame, elle finit dans la détente. Et la nuit sera douce.

Si cette forêt était une assistance, si sa faune au lieu d'être sauvage était humaine et si vous étiez Sganarelle au lieu d'être Jasmin, il me semble que vous auriez plaisir à faire l'éloge du théâtre, qui, par ses machinations et ses diableries, brûle aux feux de la rampe ce que le jour a de niais, de ridicule et de monstrueux pour laisser à la nuit ce que la vie a de pur et d'ineffable. Niaise était la Pucelle, pourtant touchante ; mais ses qualités fondantes, ses appas sans défense avaient sur l'homme un effet désastreux en faisant naître en lui un Ogre monstrueux. Elle est morte. De même l'Ogre. Et le ridicule les a suivis avec le docteur en médecine et son chapeau pointu. La scène n'est pas encore vide, mais le drame, par ces trois échelons successifs, est descendu vers des couches plus humaines. Ainsi se joue le passage du théâtre à la vie quotidienne ; il prépare le retour du spectateur à son foyer, celui de Sganarelle à la femme qui le trompe, celui du malade imaginaire à Molière qui se meurt. La forêt se videra de ses bêtes avides, et, ce château bizarre, prestigieux, extraordinaire tant que le drame y séjourne, deviendra une simple résidence, la maison de campagne où l'on élève une famille. Alors la terrasse cessera d'être une scène.

Et vous, Jasmin, oubliant ce que vous savez de l'Angleterre, de Shakespeare et de Newton, sans dilemme, sans vert de houx, sans Pierrot ni Colombine, vous deviendrez un valet de chambre respectable, grassouillet et rougeaud, résigné à votre sort et au mari de votre mère. Tout cela sera si beau que le théâtre n'aura plus sa raison d'être !... Mais vous anticipez, Jasmin, mon ami, vous anticipez ! Pour que ce bonheur s'accomplisse, que cette graisse vous arrive, il faut que l'action rebondisse et qu'un quatrième acte achève cette pièce.

... Monseigneur a cassé son verre ; Monseigneur est mort. Le château a perdu son âme. Ce n'était pas la meilleure, la plus dévote et la plus aimante ; non, au contraire, c'était une âme assez mal édifiante ; mais enfin, c'en était une : elle gardait le château en ordre. Si une autre ne lui succède, il tombera en abandon. Hanté par les chouettes, les hiboux et autres rapaces, par ce que la nature a de sauvage et d'inhumain, il deviendra par ses ruines un lieu de mystère plus effrayant que celui qu'il était naguère. Durant les nuits d'orages, au travers des fenêtres sans vitres, verra-t-on peut-être la salle des festins ruisseler de lumière, et le prince, tel que l'imaginait la pucelle défunte, s'ennuyer seul à table dans l'attente d'une belle. En vérité, ce maître diaphane aurait moins bon appétit que son prédécesseur. Et comment, vous, Jasmin, pourriez-vous le servir sans être vous-même fantôme ? Ce serait là un assez triste métier, et ce n'est sûrement pas en l'exerçant que vous deviendrez gras et respectable. Il importe donc que le château retrouve son âme, et vous un maître, un maître différent du premier, qui saura par son honnêteté garder son domicile du factice et de la comédie.

(Durant ce monologue, la scène est assez sombre ; seul Jasmin est éclairé. Cependant l'amazone et le prisonnier sont toujours au palmier. C'est à eux qu'il adresse son espoir d'une fin heureuse, tout en feignant de les ignorer.)

Ah ! mes pauvres petits, j'allais vous oublier sous ce palmier conventionnel. Allah est grand et Mahomet est son prophète, comme dirait le Manchot ; oui, je sais, mais je ne crois pas que ce soit une raison pour ne garder des contes d'Orient que le captif et la captive. Le roi de Bagdad et la sultane favorite dormaient aussi sur les terrasses ; ils n'avaient pas que je sache d'autres liens que ceux prêtés par l'Amour.

(Il les libère et sort ensuite.)

SCENE VII

(Le prisonnier va dans un coin, l'amazone dans l'autre. Ils se regardent furtivement comme de timides étrangers qui voudraient lier compagnie sans toutefois l'oser. Après moult soupirs, ils s'allongent et s'endorment. Entrent le chevalier et son singe.)

LE CHEVALIER — Touchant spectacle ! Prête-moi ton mouchoir.

(Si surprenant que cela soit, le singe tend un mouchoir blanc au chevalier.)

Ils dorment l'un vers l'autre tournés pour mieux se voir dans leurs rêves. Pauvres enfants ! l'intervalle qui les sépare marque leur naïveté. Un, deux, trois, trois enjambées pour passer de l'un à l'autre, trois enjambées de diable que la concupiscence franchit d'un bond. Comment faire qu'ils se rapprochent sans toutefois qu'ils s'éveillent. Je ne veux pas que leur rêve cesse ; je le voudrais simplement plus chaud, plus prenant. Au fond, je suis un vieux sentimental.

Singe, mon camarade, allonge-toi entre les deux. Voilà ! C'est parfait. Ils continuent de dormir l'un vers l'autre tournés afin de mieux se voir dans leurs rêves. On dirait, ma foi, qu'ils se voient : ils sourient, leurs visages graves s'éclairent d'un nouveau ravissement comme s'ils venaient d'apercevoir l'un de l'autre l'image qui convient à chacun. Ils se comprennent enfin. Il n'y a plus de doute : ça finira par un mariage.

(Il essuie une larme.) Je suis un vieux sentimental.

(Fin de l'acte.)

ACTE IV

Le même décor, le lendemain, tôt le matin.

SCENE I

(Le rideau se lève. Furtif, le singe sort. Le prisonnier et l'amazone s'éveillent. On a répété, après la sortie du singe, les trois coups classiques frappés sur le plancher. Ensemble, ils se mettent sur leur séant.)

LE PRISONNIER — Ah !

L'AMAZONE — Quoi ?

LE PRISONNIER — Rien.

L'AMAZONE — C'est-à-dire ?

LE PRISONNIER — Je vous croyais plus près de moi. Votre haleine...

L'AMAZONE — Mon haleine ?

LE PRISONNIER — Il me semblait la percevoir sur mes paupières. C'est pourquoi, ouvrant les yeux, suis-je surpris de vous voir si loin ; et déçu.

L'AMAZONE — Déçu ?

LE PRISONNIER — Il était délicieux, ce souffle sur mes yeux. Ma nuit en était éblouie, et j'avais l'impression que seules mes paupières me séparaient de vous.

L'AMAZONE — Un voile qu'il ne tenait qu'à vous de lever.

LE PRISONNIER — A quoi bon ? L'impression était fausse.

(Il se met sur pieds et l'examine, encore assise, nonchalante et heureuse comme une jeune épouse.)

L'AMAZONE — Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

LE PRISONNIER — Vous êtes tout autre dans la clarté, distante, sans haleine, sans odeur, et d'une blancheur, d'un glabre qui m'étonnent.

L'AMAZONE — Vous m'aimeriez mieux avec des moustaches ?

LE PRISONNIER — Oh non !

L'AMAZONE — Alors, de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce ma faute si vous m'avez confondue avec vous-même, si à travers vos paupières vous m'avez vue avec vos cils autour de mes lèvres ?

LE PRISONNIER — Vous avez raison ; c'est ma faute.

L'AMAZONE — Vous m'aimez ?

LE PRISONNIER — Oui, je vous aime.

L'AMAZONE — Dites-le encore.

LE PRISONNIER — Je vous aime et c'est précisément parce que je vous aime que j'ai peur de vous perdre. L'attachement, qui vous immobilisait à mes côtés, est peut-être une illusion de la nuit et de mon cœur. Qui sait si la femme que j'aime n'est pas pour vous une inconnue ?

L'AMAZONE — Qui sait ?

LE PRISONNIER — Elle disparaît avec le jour, mais je la retrouverai, dites, au cours de la prochaine nuit ?

L'AMAZONE — *(Debout.)* Vous êtes bizarre. Le jour ne change rien à la nuit, la nuit n'enlève rien au jour. A chacun, son domaine.

LE PRISONNIER — L'amour qui nous unit est semblable à celui de Psyché : il faut résister à la curiosité de le connaître.

L'AMAZONE — Je ne vous comprends pas. Pourquoi résisterais-je au plaisir de connaître celui que j'aime ?

LE PRISONNIER — Vous le perdriez aussitôt.

L'AMAZONE — Le perdre à le connaître ! Mais m'a-t-il perdue, celui qui cette nuit m'a connue ? Au contraire, il m'a conquise et mon amour pour lui n'est pas une aberration des ténèbres ; il se prolonge dans la lumière ; il a dormi avec moi, mais avec moi il s'éveille et je suis heureuse de lui rendre votre visage.

LE PRISONNIER — Mon visage ?

L'AMAZONE — Il complète l'être que vous avez été dans l'ombre. Ainsi le jour vous achève et m'assure que je n'ai pas rêvé, que vous êtes un homme et non pas un dieu volage. La lampe de Psyché ne saurait vous dissiper.

LE PRISONNIER — J'admire votre foi.

L'AMAZONE — Et vous ne la partagez pas ?

LE PRISONNIER — Je suis indécis ; je ne peux vous reconnaître.

L'AMAZONE — Ça alors !

LE PRISONNIER — Vous êtes tout autre avec le jour.

L'AMAZONE — Vous me préféreriez couleur de nuit et le visage voilé. Je comprends : vous aimez les illusions.

LE PRISONNIER — Je n'ose les confondre avec la réalité.

L'AMAZONE — Libre à vous. Ce sont les seuls compliments que vous avez à me servir ?

LE PRISONNIER — Vous ai-je déplu ? Pardonnez-moi ; ce fut contre mon gré.

L'AMAZONE — Je ne tiens nullement, étrangère de jour, à n'être pour vous que l'illusion de la nuit. Je ne me sens pas la légèreté voulue pour m'évanouir selon votre bon plaisir.

LE PRISONNIER — Je me suis mal exprimé, je vous le jure.

L'AMAZONE — Ne jurez pas en vain. Au contraire, vous ne sauriez être plus clair. Sous prétexte que la lumière diffère des ténèbres, vous vous refusez en m'apercevant ce matin aux engagements que vous prîtes envers moi cette nuit.

LE PRISONNIER — Je vous aime.

L'AMAZONE — Je vous en dispense. Le don de soi-même aussitôt repris ne convient pas à mes exigences. Les illusions s'aiment peut-être ainsi, mais Dieu merci, monsieur, je ne suis pas une illusion.

L'AMAZONE — Si, pour être bonne, il faut que je me prête à vos caprices et que je vous aime sans retour, je préfère être méchante.

LE PRISONNIER — Ne soyez pas méchante !

LE PRISONNIER — Il y a malentendu quelque part, je vous aime et vous le prouverez.

L'AMAZONE — Je méprise vos preuves aussi vite oubliées

que données. Ah ! vous êtes infâme. *(Sanglots nerveux de la femme outragée.)*

LE PRISONNIER — C'était trop beau, ça ne pouvait pas durer. Le jour a défait le travail de la nuit, et l'un en face de l'autre nous sommes deux étrangers comme devant, incapables de nous entendre.

L'AMAZONE — Le travail, c'est vous qui le défaites. Vous m'avez abusée. Vous êtes odieux.

LE PRISONNIER — Je vous aime éperdument.

L'AMAZONE — Et moi, je vous déteste.
(Elle sort brusquement.)

SCENE II

LE PRISONNIER — Elle est partie. Je reste seul et ma solitude est grande d'autant plus que tout à l'heure j'avais l'impression que mes paupières représentaient le dernier voile me séparant de son amour. D'avoir ouvert les yeux me suis-je rapproché ? Non certes, puisque désormais elle me déteste. Les femmes sont des créatures fantasques dont la connaissance est toujours imparfaite et la conquête entourée de périls. Pour mieux les voir, il faut fermer les yeux; pour mieux les entendre, il faut se boucher les oreilles, et pour leur sembler éloquent, il faut être muet. De mes lèvres est tombé un petit mot, le petit mot de trop, dont je ne me souviens même pas, et qui d'une amoureuse m'a fait une ennemie. Le silence renferme toutes les vérités ; la parole porte tous les mensonges. En parlant, j'ai trompé mon cœur et j'ai menti à mon amour ; je me suis lancé sur une fausse route qui mène à la solitude, au malheur,

à ce château où je dois vivre et qui m'est plus sinistre encore que celui où je devais mourir. Je l'aime, elle me déteste ; je suis le plus malheureux des hommes.
(Entrent les gendarmes de la Ronde.)

SCENE III

L'AUTRE — Tu l'entends : il dit qu'il est le plus malheureux des hommes. Il ne partage pas, je pense, notre allégresse.

LE MANCHOT — Je le comprends.

L'AUTRE — Moi, je ne le comprends pas.

LE MANCHOT — Il est seul, l'ogresse l'a abandonné. Sa mélancolie s'explique.

L'AUTRE — Tu crois ?

LE MANCHOT — Il l'aime et elle refuse de le manger. C'est simple.

L'AUTRE — *(Sceptique.)* Oui !

LE MANCHOT — Tu te souviens de cette fameuse nuit dans le désert avec une petite juive à mes côtés ? Le lendemain, je voulus lui parler ; elle ne comprenait pas. Le jour nous avait rendus étrangers ; nous ne parlions plus la même langue. Lorsqu'on nous a séparés, j'avais un serrement dans la gorge ; j'ai crié : adieu ! Elle s'est retournée, surprise par le son de ma voix, croyant sans doute que je l'avais injuriée. Au même instant, son gardien l'a frappée. Je ne l'ai jamais revue. Le malentendu persiste.

L'AUTRE — Et puis ?

LE MANCHOT — C'est assez, je trouve, que ma plus belle nuit se soit achevée dans un tel matin.

L'AUTRE — Quel rapport avec l'ogresse qui ne veut pas manger son amoureux ?

LE MANCHOT — Ils ne parlent peut-être pas la même langue.

L'AUTRE — Tu retrouves ton malentendu ?

LE MANCHOT — Oui, je retrouve ma jeunesse. Après tout, il se peut bien que l'Arabie, ce n'ait été que ma jeunesse, une oasis dans le désert, une palme tremblante dans le ciel.

L'AUTRE — Ça va pour l'Arabie ! Je la connais, ta romance.

LE MANCHOT — Hé ! le petiot ! On n'est pas content.

LE PRISONNIER — *(Fait signe que non.)*

L'AUTRE — Que veux-tu, mon vieux, c'est l'Arabie.

LE MANCHOT — Oui, c'est sérieux. Quand on a été captif sous un palmier, on ne s'en tire pas.

L'AUTRE — On a reçu le coup de bambou.

LE MANCHOT — Tu es jeune ; au moins ta folie est belle. Tu vieilliras ; elle deviendra laide ; tu devras, pour la cacher, la farder de raison. A quoi bon continuer de vivre, puisque vivre augmente ta disgrâce !

L'AUTRE — Dommage que Monseigneur ne soit plus là !

LE MANCHOT — Dommage, en effet ! Cet ogre avait sa raison d'être. Il fallait pour satisfaire ses appétits lui sacri-

fier la fleur de la jeunesse. Dans ce château isolé, au centre du pays, il montrait clairement l'horreur que la vie dissimule.

L'AUTRE — Alors que va-t-on faire ?

LE MANCHOT — Que veux-tu qu'on fasse désormais ?

L'AUTRE — On peut le rattacher.

LE MANCHOT — Oui, pourquoi pas ?
(Ils le rattachent au palmier. Entrent Jasmin et l'amazone.)

SCENE IV

JASMIN — Vous serez mieux ici, sur cette terrasse ; le grand air chasse les petites peines. *(Aux autres.)* Je l'ai trouvée dans un coin à pleurer comme une enfant.

L'AMAZONE — Non !

JASMIN — Si, vous pleuriez.

L'AMAZONE — Non !

JASMIN — Oui... Non, au contraire, au contraire, vous vous tordiez de rire.

L'AMAZONE — Je riais.

LE MANCHOT — De qui riiez-vous ?

L'AMAZONE — De cet idiot.

LE MANCHOT — Que voulez-vous ? Il vous aime.

L'AMAZONE — Non, il ne m'aime pas.

LE MANCHOT — Si, il vous aime.

L'AMAZONE — Non !

LE MANCHOT — Là ! Là ! Ma petite fille, ce n'est pas avec une cravache que vous me ferez changer d'idée.

L'AMAZONE — Et puis, qu'est-ce que ça peut me faire qu'il m'aime ou qu'il ne m'aime pas ? Moi, je le déteste.

LE MANCHOT — Voilà qui est mieux.

L'AMAZONE — Je le déteste !

LE MANCHOT — On le sait. Pas besoin d'insister.

L'AMAZONE — Vous le... Ah ! *(Elle sanglote.)*

JASMIN — C'est comme je vous le disais, elle rit, elle se tord de rire.

L'AUTRE — Elle ne doit pas être gaie lorsqu'elle pleure !

LE MANCHOT — On ne sait jamais avec ce genre de femme : elle a peut-être une façon drôle de pleurer.

JASMIN — Que pensez-vous de l'heure, compagnons ?

LE MANCHOT — Quelle heure ?

JASMIN — La nôtre : celle qui ne peut s'achever avant que nous nous décidions.

L'AUTRE — Comprends pas.

LE MANCHOT — Que veux-tu que nous décidions ?

JASMIN — L'avenir du château.

LE MANCHOT — Son avenir ne m'inquiète pas. C'est une construction solide comme l'éternité.

JASMIN — Oui, mais si on l'abandonne, ce sont ses ruines qui seront éternelles.

LE MANCHOT — Tu as du goût pour l'architecture ?

JASMIN — J'ai du goût pour ce château. Il me semble que je fais partie de lui. Sa ruine serait la mienne.

LE MANCHOT — Tu deviendrais une sorte de chauve-souris.

JASMIN — Je me ferais peur dans cet état. Non vraiment, je ne tiens pas à ce qu'on m'abandonne. A Monseigneur un nouveau maître succédera.

L'AUTRE — Comprends.

JASMIN — C'est à nous de le choisir.

L'AUTRE — Choisissez-moi si le cœur vous en dit.

JASMIN — Tu manques de style pour être châtelain.

LE MANCHOT — Le Chevalier ?

JASMIN — Autant vaudrait mettre le feu à la bâtisse.

LE MANCHOT — Alors ce sera moi.

JASMIN — Oui, pourvu que tu renonces à l'Arabie. On ne peut être roi de France et d'Angleterre.

LE MANCHOT — Dans ce cas, je garde mon premier royaume. Il est plus facile à déménager.

L'AUTRE — Ne pense pas, Jasmin, en nous éliminant l'un après l'autre, à prendre la place. Jamais je ne t'obéirai.

JASMIN — Loin de moi cette pensée. Cependant, elle me

serait venue naguère, lorsque je croyais être le bâtard d'un prince anglais.

L'AUTRE — Je parle français et je ne suis pas le fils de Henri IV.

JASMIN — Et puis je me suis rendu compte que la noblesse des autres est beaucoup plus facile à admirer que la nôtre. Henri IV était roi de France parce qu'on le lui avait dit : de lui-même il ne l'aurait pas cru.

L'AUTRE — Alors tu n'as qu'à me le dire et, le croyant, je deviendrai le maître de céans.

LE MANCHOT — Après tout, il vaut bien le défunt Monseigneur.

JASMIN — Assurément.

L'AUTRE — Alors, sacre-moi.

LE MANCHOT — Oui, sacre-le.

L'AUTRE — Qu'attends-tu ?

JASMIN — Que tu changes d'idée.

L'AUTRE — Dis donc, toi, de quel droit t'arroges-tu le pouvoir de décider entre qui et qui celui qui sera le maître ?

JASMIN — Du droit de mon désintéressement. Je n'ai pas posé ma candidature ; je suis l'électeur.

LE MANCHOT — Il a raison, laissons-le choisir.

JASMIN — J'ai prétendu que tu n'avais pas le style du châtelain ; je n'ai pas dit que tu ne puisses le prendre par l'usage. Mais n'est-ce pas trop te demander ? Accepterais-tu que je te serve, que je prévienne le moindre de tes désirs,

que je t'aide à manger, à t'habiller comme si tu étais un enfant ? Car, enfin, être maître, c'est être l'enfant de ses serviteurs. Je te trouve un peu vieux pour te prêter à cette dépendance.

LE MANCHOT — Il a encore raison : tu es trop vieux. Et puis tu es trop bête pour changer de rôle. De peine et de misère, tu as appris celui de gendarme ; tu l'as dans la peau. Châtelain, tu continuerais d'être gendarme.

L'AUTRE — L'ordre serait bien gardé.

LE MANCHOT — Tais-toi, le nez t'allonge.

JASMIN — C'est là que tu te trompes ; l'ordre exige que le maître soit un grand seigneur.

L'AUTRE — Ça n'existe pas. Les seigneurs que j'ai connus étaient ou des gendarmes ou des ogres ou des usuriers ou des valets, tous de fort méchantes gens.

JASMIN — Tu les as connus dans la société. La société est une mauvaise comédie. Je vois mal l'intérêt que nous aurions à la porter au théâtre. Ici, les cabotins n'ont pas de chance ; ils perdent le pouvoir, Monseigneur casse son verre et ce n'est pas un gendarme qui lui succède.

L'AUTRE — Qui alors ?

JASMIN — Ce jeune homme.

LE MANCHOT — Le petiot !

L'AUTRE — Il a eu le coup de bambou ; il est cinglé pour le reste de la vie.

JASMIN — Tant mieux ! Il croira devoir son titre à la grandeur de sa naissance.

L'AUTRE — Il refusera, il est trop malheureux ; l'ogresse qu'il aime ne veut pas le manger.

JASMIN — Elle l'épousera, c'est le même martyre.

LE MANCHOT — Non, c'est pire ; on est rongé vivant. J'ai trop d'amitié pour le petiot ; je m'oppose à ce mariage. L'ogresse peut le manger tout rond ; il ne souffrira pas. Mais je ne veux pas qu'elle le gruge toute sa vie durant ; il souffrira trop.

L'AUTRE — Penses-y ; elle a trois rangées de dents.

JASMIN — Ça ne l'empêche pas de sangloter dans un coin comme une fillette malheureuse.

L'AMAZONE — Je ne sanglote pas ; je ris.

JASMIN — C'est vrai : elle rit, je l'oubliais.
(Entre le chevalier, portant la défroque du défunt cuisinier, et le singe, encore à poil.)

SCENE V

LE CHEVALIER — Elle a surtout de l'autorité sur toi, Jasmin, et comme tu fais partie de ce château, ton obéissance témoigne de son droit à être châtelaine. N'est-ce pas, madame, qu'il vous convient d'être maîtresse céans ?

L'AMAZONE — Si j'étais maîtresse céans, vous n'y resteriez pas une heure de plus.

LE CHEVALIER — Vos sentiments me sont connus : je ne vous proposerais pas le château, si je n'étais sur mon départ. Hélas ! Il me faut vous quitter : les malades m'attendent.

L'AUTRE — Il ne manquait plus que ça.

LE MANCHOT — Que serez-vous ? Médecin ou cuisinier?

LE CHEVALIER — Il était honorable pour un docteur en médecine d'être le cuisinier de Monseigneur. Monseigneur est mort, je n'ai plus d'alternative : je serai donc médecin. Mon camarade que voici m'accompagne ; il lui plaît de m'assister dans ma nouvelle profession.

L'AUTRE — Comment ça ?

LE CHEVALIER — Le siècle est à l'électricité. J'aurai dans ma clinique profusion de machines bizarres. Il convient d'être à la page. Or depuis l'histoire de la lanterne magique, le singe a prouvé sa compétence.

LE MANCHOT — Emmenez-moi avec vous ; votre aventure me tente.

LE CHEVALIER — Une aventure est toujours tentante avant qu'on la commence. J'avoue, même pour moi, que celle-ci ne manque pas d'attrait. Molière est mort depuis longtemps. Le médecin est un personnage respectable, que chacun s'empresse de respecter. Le respect, c'est précisément ce que demandent mes petites affaires. Le respect en haut ; les petites affaires en bas.

LE MANCHOT — Emmenez-moi.

LE CHEVALIER — Non. D'abord parce que je t'ai déjà traité ; tu fus manchot par mes bons soins. Ensuite parce que tu me seras plus utile ici. Ces lieux, à qui j'avais donné quelque prestige, sont en train de devenir banals ; leur théâtre n'est plus celui qui me sied. A toi, il conviendra ; tu te fais vieux, tu as dépassé l'âge des aventures. Tu deviendras le jardinier du château ; tes fleurs et tes récits lui conserveront quelque charme. Et plus tard, aux enfants

de tes maîtres tu raconteras les jours extraordinaires passés à mon service. Insiste sur le clinquant ; c'est la meilleure façon de faire une propagande sur les jeunes esprits ; ils sont des papillons ; les faux brillants les attirent autant que la lumière. C'est ainsi que tu me serviras. Je me sépare de toi à regret ; ta bonté demeure intacte ; les cœurs que je ne parviens pas à corrompre sortent anoblis par mon commerce ; c'est l'envers de ma puissance. Adieu, Manchot, tu n'es qu'un brave homme.

LE MANCHOT — Sans vous, ma vieillesse sera terne.

LE CHEVALIER — La société des fleurs ne vaut certes pas la mienne, mais elle est encore plus colorée que la société des hommes. *(A part, lui montrant l'Amazone.)* Ce gibier-là ne manque pas d'intérêt, foi de diable !

LE MANCHOT — Oui, c'est une sorte de diablesse.

LE CHEVALIER — Elle fera une excellente ménagère.

LE MANCHOT — Je plains son mari.

LE CHEVALIER — Il n'en vaut pas la peine.

LE MANCHOT — Croyez-vous ? Il m'était sympathique.

LE CHEVALIER — La jeunesse est comme un mirage du désert ; elle plaît par tromperie. On la regrette sans raison ; elle n'a jamais existé. Ce jeune homme par lui-même n'est que sottise et prétention ; il croyait être brave ; en réalité il était lâche ; il pensait être pur ; au fond il était sale. Il fera un excellent mari, mais ce sera à cause de sa femme.

LE MANCHOT — C'est un dur coup pour l'Arabie.

LE CHEVALIER — Que pensez-vous de votre prisonnier ?

L'AMAZONE — Je le déteste.

LE CHEVALIER — Vous avez raison et vous avez tort. Raison de le détester et tort d'éprouver une passion à son sujet.

L'AMAZONE — Ma passion me concerne seule.

LE CHEVALIER — Elle le concerne aussi, croyez-moi.

L'AMAZONE — Comment voulez-vous que je m'intéresse à un ingrat qui oublie avec le jour son comportement de la nuit ? Je le déteste à bon escient.

LE CHEVALIER — L'homme ne confine pas sans peine son amour sur un seul objet. Mais il y vient avec le temps.

L'AMAZONE — Il y vient lorsqu'il n'a plus assez de vaillance pour aimer ses illusions. C'est ce que je ne peux pas souffrir. Je veux qu'on m'aime pour moi seule. Je me refuse à servir d'alibi.

LE CHEVALIER — Vous avez avec le mariage un excellent moyen de forcer l'homme à préciser son culte. Employez-le : vous triompherez de vos rivales imaginaires.

L'AMAZONE — Croyez-vous ?

LE CHEVALIER — Je le crois.

L'AMAZONE — Votre parole n'inspire pas précisément la confiance.

LE CHEVALIER — Je tiens à quitter le château sur une bonne action ; avec mon nouvel emploi, je n'aurai pas de peine à me la faire pardonner.

L'AMAZONE — Je n'ose me lier à lui pour la vie ; il m'a déjà cruellement déçue.

LE CHEVALIER — Un amour égal et sans heurt épuise vite son sentiment.

L'AMAZONE — Il ne me déplairait pas d'être châtelaine.

LE CHEVALIER — Epousez le châtelain ; vous le serez aussitôt.

L'AMAZONE — Il m'a dit qu'il m'aimait, même qu'il m'aimait éperdument. Cela n'avait peut-être aucun sens. Il ne m'aime peut-être plus.

LE CHEVALIER — Il ne peut plus changer de sentiment ; il est attaché pour la vie. Et si vous voulez mon avis : ne lui donnez pas trop de corde. Surtout n'allez pas avoir confiance en lui : c'est un homme, une sorte de grosse bête sans malice, à la merci de ses impressions. Ses impressions, qu'il les ait près de vous.

L'AMAZONE — On ne le détachera pas ?

LE CHEVALIER — Non, pas avant le mariage. Après, oui ; un lien plus fort aura pris la place de ceux-ci.

L'AMAZONE — Pauvre ami ! Il me fait pitié.

LE CHEVALIER — Ne commencez pas à le plaindre, vous n'en finiriez pas. Les maris dont on a pitié ne sont jamais de bons maris.

L'AMAZONE — Mon rôle est cruel.

LE CHEVALIER — Peu importe. Avec un bon mari, une femme a toujours le bon rôle, quelle que soit sa cruauté.

L'AMAZONE — Vos conseils me seront précieux. Je ne comprends pas cependant ce qui vous porte à me les donner.

LE CHEVALIER — Avant le mariage il se glisse toujours entre les amoureux quelque singerie dont le diable est responsable.

L'AMAZONE — Je comprends de moins en moins.

LE CHEVALIER — Ne cherchez pas à comprendre. Laissez dans l'ombre la part de l'ombre. La singerie n'a pas d'importance, pourvu que le mariage soit délicieux. Le vôtre le sera. C'est dommage que je n'y puisse assister. Mon départ précipité hâtera toutefois votre bonheur, puisque aussitôt la forêt traversée, du premier village, je vous dépêche le curé. Adieu !

(Il sort avec le singe, qui porte sa valise.)

SCENE VI

JASMIN — Je ferai remarquer à Madame comme il est triste que ce chevalier soit né diable. S'il avait eu la chance d'avoir un père et une mère tant soit peu catholiques, il serait assurément un parfait honnête homme.

L'AMAZONE — Je n'en voudrais pas quand même pour mari.

LE MANCHOT — Notre jeune dame en a déjà un : c'est assez.

L'AMAZONE — Il est bien attaché, mais je ne l'ai pas encore. Tant que le curé ne sera pas ici, je ne vis qu'à moitié.

L'AUTRE — Avec le Chevalier, vous ne tarderez pas à être complète.

L'AMAZONE — Qu'en penses-tu Jasmin ?

JASMIN — J'oserai penser que, si aimable soit-il, le chevalier hélas ! n'est pas né d'une mère catholique.

L'AMAZONE — Qu'est-ce à dire ?

JASMIN — Qu'il peut déléguer à Madame un curé à sa façon.

LE MANCHOT — Question de rire un peu.

L'AMAZONE — Je comprends maintenant la raison de ses bontés. Non, on ne peut pas se fier à un diable.

LE MANCHOT — Que voulez-vous ! son métier le porte à être malin.

L'AMAZONE — Toi, le Manchot et toi, l'Autre, sans perdre une minute de plus, vous allez me chercher un curé de la bonne façon.

LE MANCHOT — Notre dame l'aura avant la nuit.

L'AUTRE — Elle peut compter sur nous.

L'AMAZONE — Merci.
(Ils sortent.)

SCENE VII

LE PRISONNIER — Vous ne pourriez pas relâcher mes liens, juste un tout petit peu.

L'AMAZONE — Vous l'entendez, Jasmin ! Vous l'avez entendu ! Il voudrait qu'on le libère !

JASMIN — Je ne conseille pas à Madame de le laisser partir, surtout si Madame ne vit qu'à moitié.

L'AMAZONE — Il ne partira pas, n'en craignez rien. Le mariage me convient trop pour que je risque de le perdre. Resserrez les liens, Jasmin.

LE PRISONNIER — Pourquoi êtes-vous si cruelle ? Je ne songe qu'à vous aimer.

L'AMAZONE — Il se plaint, serrez davantage.

LE PRISONNIER — Vous me faites mal.

L'AMAZONE — Serrez encore, Jasmin.

JASMIN — Ses os craquent.

L'AMAZONE — Eh bien ! mon ami, m'aimez-vous ?

LE PRISONNIER — Oui, je vous aime.

L'AMAZONE — Répétez-le.

LE PRISONNIER — Je vous aime.

L'AMAZONE — Vous avez raison de m'aimer. Autrement, vous ne seriez pas heureux en ménage.

JASMIN — Madame a raison. Monsieur se doit d'aimer Madame.

LE PRISONNIER — Je sais, Jasmin, je sais... Vous ne pourriez pas relâcher un peu ?

L'AMAZONE — Il veut vous attendrir, Jasmin ; serrez davantage.

JASMIN — Je serre, Madame.

LE PRISONNIER — Je n'en peux plus.

L'AMAZONE — Tenez jusqu'au mariage.

LE PRISONNIER — Hélas ! Je ne pourrai m'y rendre.

L'AMAZONE — L'animal serait capable d'expirer avant que le curé n'arrive. Desserrons, Jasmin, desserrons ; ne

lui donnons aucune chance de s'évader. Là ! Là ! mon ami, vous êtes un homme fini. Je vous ai, je vous tiens, vous êtes mon mari jusqu'à ce que mort s'en suive.

JASMIN — A ce régime, Madame, je vous le prédis, vous aurez beaucoup d'enfants. Et cette histoire d'Ogre finira comme l'autre. Elle finira bien. Ainsi le veut la morale des contes.

(Fin)

646282

Ferrari Jacques 1921-
PR
9306
E77
O3

Ferron, J.

L'Ogre

PR
9306
.E77
036